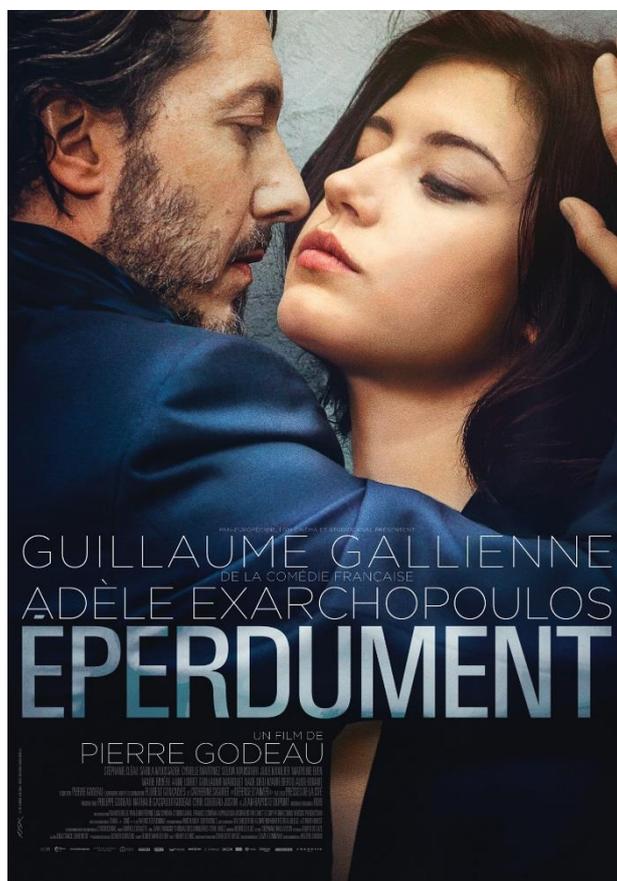


EPERDUMENT



Un film de PIERRE GODEAU

GUILLAUME GALLIENNE
ADÈLE EXARCHOPOULOS

Download photos:

Press server: <http://www.frenetic.ch/fr/catalogue/detail//++/id/1039>

Sortie: **09 mars 2016**

Durée: **110 min**

MEDIA CONTACTS

Eric Bouzigon

Tel. 079 320 63 82

eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG

Bachstrasse 9 • 8038 Zürich

Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11

www.frenetic.ch

SYNOPSIS

Jean (Guillaume Gallienne), 39 ans, est le directeur exemplaire d'une prison pour femmes. Lorsqu'arrive Anna (Adèle Exarchopoulos), 23 ans, impliquée dans une affaire sensible en cours de jugement, il tombe immédiatement sous le charme de cette beauté sauvage. Jean essaye d'aider Anna, il pense de plus en plus à elle, il fantasme sur elle... jusqu'au moment où il se rend compte que ses sentiments sont partagés. Les deux succombent alors à une histoire d'amour passionnelle totalement interdite où Jean met tout en jeu... Adapté du roman «Défense d'aimer» le film s'inspire d'un fait divers réel.

ENTRETIEN AVEC PIERRE GODEAU

Pourquoi avoir souhaité adapter le livre de Florent Gonçalvez ?

Le fait divers m'a passionné bien avant la publication de son récit. Dès janvier 2011 et les premiers flashes info relatant la liaison d'un directeur de prison pour femmes avec une détenue -et son arrestation-, j'ai pensé qu'il y avait là matière à un film formidable. Mais j'étais loin d'imaginer alors que je deviendrais réalisateur et que ce serait moi qui tournerais le film.

Qu'est-ce qui vous séduisait ?

J'adore les histoires d'amour et le dispositif qui entourait celle-ci lui donnait une dimension tragique et cinématographique qui me passionnait.

Connaissiez-vous le milieu carcéral ?

Absolument pas. Ce n'est qu'après avoir écrit une première version du scénario que ma vraie rencontre avec la prison a eu lieu. Au-delà du choc, terrible, de la découverte, cette première immersion m'a évoqué un rendez-vous avec un acteur qu'on pressent. On se dit : « *Dans sa bouche, cette scène-là va être superbe* », ou, au contraire : « *Celle-ci ne va pas du tout* ».

Diriez-vous que la prison est le troisième personnage du film ?

« Éperdument » est une histoire d'amour qui se déroule en prison, ce n'est pas un film sur la prison. Mais pour donner toute la force à l'intrigue amoureuse, le décor devait être irréprochable : on devait sentir l'oppression, l'enfermement, la violence... En ce sens, tourner à la prison de la Santé a été une vraie chance. C'est une prison immense avec des espaces très différents les uns des autres qui permettaient de recréer deux centres pénitentiaires distincts- celui que dirige Jean et où Anna est détenue la plupart du temps, qui se trouvait dans l'unité médicale de la Santé ; et Fleury-Mérogis, qui a été recréée dans

une autre aile, plus sombre et plus délabrée. Nous y avons passé six semaines. Six semaines dans un huis clos terrible, sans entendre aucun des bruits de la ville.

Anna est dans un état de tension quasi permanent.

Lorsqu'elle arrive dans le centre de détention dirigé par Jean, Anna a déjà effectué quatre ans de prison, elle est marquée dans son corps et dans son esprit. Elle ne parle pas, se déshabille mécaniquement devant les surveillantes. On la sent rompue à l'exercice du bizutage, la prison est devenue une routine pour elle et a fait en quelque sorte son travail de déshumanisation. Le corps et la parole sont dissociés en elle. Et puis, plus l'histoire d'amour avance, plus son corps est aimé, plus la parole devient précise jusqu'à ce qu'elle exprime distinctement ses désirs dans la chambre d'hôtel lorsqu'elle dit à Jean : « *Je n'ai pas envie de me sentir coupable à nouveau* ». Je voulais que son corps soit comme un instrument de guerre au début et que, peu à peu, il devienne un instrument d'amour.

Vamp, femme-enfant, elle semble avoir tous les âges...

Elle a été habituée à un rapport avec les hommes qui passe par la séduction. Anna a toujours été aimée pour son corps, jamais pour ce qu'elle est réellement, et la séduction est la seule arme qu'elle connaisse. Elle en use presque machinalement, comme si elle était absente à elle-même. Je ne la vois pas comme une manipulatrice et Adèle Exarchopoulos rend parfaitement son ambiguïté : elle est excitante, elle est enfantine.

La thèse de la manipulation est celle que les juges ont poussé Florent Gonçalvez à soutenir au moment du procès...

Une thèse que son avocat a relayée et qu'il s'est refusé à défendre. Je partage son point de vue. Dans le film, Anna s'attache à Jean parce qu'il n'est pas courant d'établir du lien en prison et qu'il lui en offre. Il lui parle d'autres choses et représente sans doute la figure du père qu'elle aurait voulu avoir. A ce moment là, Jean ne fait que son métier, mais Anna prend cette main tendue pour de la séduction. Elle et lui ne parlent pas le même langage. Et le processus amoureux s'enclenche.

Vous accordez beaucoup de place aux scènes oniriques.

C'était primordial d'insuffler une part de rêve dans cet amour qui se construit au milieu du béton, dans la réalité concrète de la prison. Cette histoire d'amour est avant tout l'histoire de deux fantasmes qui se rencontrent : ils l'ont plus rêvée que vécue. Il fallait le traiter et quel meilleur outil que le cinéma pour dessiner les fantasmes.

Les rêves qu'ils projettent l'un et l'autre sont très différents...

Il s'agit d'évasion pour l'un comme pour l'autre. Elle se traduit différemment pour les deux personnages que tout éloigne. L'important était de coller à leur imaginaire.

Quels étaient vos critères pour le choix des comédiens ?

Je tenais beaucoup à ce que la dualité qui oppose les deux personnages se retrouve dans le jeu des acteurs. C'est ma directrice de casting qui m'a soumis l'idée de Guillaume Gallienne. Elle m'a envoyé un article du « Monde » avec une photo de lui en noir et blanc prise au moment de la promotion de « *Guillaume et les garçons à table !* ». Je suis resté scotché à cette image.

Avez-vous tout de suite pensé à Adèle Exarchopoulos pour le rôle d'Anna ?

Je savais que l'histoire l'intriguait. Je l'ai rencontrée, elle avait lu le scénario, était incroyablement enthousiaste et parlait formidablement du rôle. En termes de jeux, je pouvais difficilement trouver plus éloigné de celui de Guillaume ! A la première lecture qu'elle et lui ont faite ensemble, j'avais déjà l'impression de voir le film. Phrase après phrase et scène après scène, je voyais l'intelligence et la maîtrise de Guillaume s'effondrer face aux réponses d'Adèle. Tout était là.

Quelles recommandations aviez-vous faites à Guillaume Gallienne ?

Tout en le laissant très libre, j'avais insisté sur plusieurs aspects du personnage, son autorité souvent mal placée, son humour un peu bidon, sa toute-puissance présumée... Ce qui nous intéressait avec Guillaume c'était de « *déshabiller le personnage* », une sorte d'effeuillage pour aller vers le dépouillement dans lequel son personnage se trouve à la fin du film. Je me souviens qu'il avait accroché quand j'ai utilisé l'image du strip-tease. J'avais en tête « *L'Ange bleu* », de Josef von Sternberg.

Et quelles recommandations à Adèle Exarchopoulos ?

Chaque vendredi après-midi, pendant quatre mois, on a co-animé des ateliers avec des détenues à la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis. Nous réunissions une quinzaine de détenues dans une salle et leur projections des scènes de films que nous aimions particulièrement. Nous les leur faisons ensuite rejouer entre elles ou avec Adèle. Je les filmais et, la semaine suivante, je leur montrais leur travail. Cela donnait matière à discussion : à ce moment-là, « *La Vie d'Adèle* » passait à la télé, c'était extrêmement gratifiant pour les filles de se voir sur un écran en train de jouer avec Adèle. Elles ne se considéraient plus comme des prisonnières, on pouvait parler d'autres choses que de ce qui les avaient conduites là. Leur parole se libérait, les corps... Ces ateliers ont été déterminants pour la mise en scène : il me suffisait d'échanger un regard avec Adèle pour

savoir si la séquence qu'on venait de tourner était juste ou non. Ces séquences, nous les avons vécues !

On retrouve beaucoup de non professionnelles au générique d'« Eperdument ». Avez-vous recruté certaines d'entre elles en prison ?

Seulement deux et dans de tous petits rôles. Les filles devaient être libérées avant le début du tournage et il était très compliqué de savoir en amont lesquelles le seraient. Mais beaucoup des actrices du film ont une expérience du milieu carcéral. Ce qui m'intéressait par-dessus tout, c'était leur rapport au corps. En prison, le contact leur manque, elles le recréent. Les filles se touchent, passent leur temps à se coiffer les unes les autres. De vraies comédiennes n'auraient pas pu restituer cela. Je n'aurais jamais eu l'idée, par exemple, de demander aux filles de s'allonger sur le bitume dans la scène où on les voit prendre le soleil dans la cour de la prison. Elles l'ont fait instinctivement. C'est à nouveau deux jeux qui s'opposent : d'un côté la spontanéité et l'improvisation ; de l'autre, la maîtrise et la précision de Guillaume Gallienne.

Avez-vous beaucoup improvisé ?

Avec les filles on était en permanence dans une semi-improvisation. Pour la séquence autour de « Phèdre » dans la classe, je soufflais les questions au comédien qui joue le professeur, la plupart des réponses des filles étaient spontanées. C'est d'ailleurs une des scènes où j'ai pris le plus de plaisir.

« Phèdre » et la télé-réalité, c'est un grand écart...

J'aimais bien l'idée de placer mes personnages entre tragédie et trivialité... Et que chacun, au fil de la rencontre, aille vers l'autre : Anna choisit les mots de Phèdre dans sa lettre - « *Mon mal vient de plus loin...* » - et Jean se rêve dans le décor de « *Secret Story* ».

La mise en scène joue sur beaucoup de registres différents.

Avec Muriel Cravatte, la chef opératrice, on avait l'impression, au fil du tournage, de passer d'un film à l'autre et c'était très excitant. La direction d'acteurs elle-même évoluait en permanence selon que nous tournions avec les comédiennes non professionnelles, avec Guillaume ou avec Adèle. Aucun ne jouant du même instrument, c'était trois façons de faire différentes. Au début du film, j'ai pris le parti de suivre Adèle caméra à l'épaule : elle est à vif, on épouse ses mouvements mais elle reste enfermée dans le cadre, tandis que les plans sur Guillaume sont très installés et qu'il ne cesse, au contraire, d'entrer et de sortir du cadre. Peu à peu, les rapports s'inversent. Elle est plus libre et c'est lui qui se trouve enfermé dans l'image. Autant « *Juliette* », mon premier long métrage, était très accés sur le style, autant « *Eperdument* » est d'abord un film d'acteurs. La difficulté consistait à trouver la juste distance pour les observer.

Parlez-nous de la musique.

Elle devait porter l'histoire d'amour et symboliser la liberté et l'évasion à laquelle aspirent Jean et Anna. On devait l'entendre passer sous les portes et à travers les barreaux et déplier les paysages imaginaires dans lesquels tous deux se projettent. Je la voulais ample et orchestrale et qu'elle ait aussi une dimension tragique. C'est la première fois que je travaille avec un compositeur de film et la rencontre avec Rob a été extraordinaire. La flûte qu'il a introduit donne, je trouve, une touche épique et presque mythologique au film.

...qui se termine par la chanson « Ne partons pas fâché », de Raphaël, reprise par Philippe Katerine. D'où vous est venue l'idée de cette pirouette ?

Soudain, on est très loin de la tragédie. À la fin du film, ce que Jean recherche dans le regard d'Anna c'est une preuve que leur histoire d'amour a bel et bien existé. Il se moque du procès, de cette salle remplie et de ce juge qu'on ne montre même pas. Tout ce qui compte pour lui c'est le sourire qu'elle lui offre. La chanson permet de s'évader du décorum pesant de la salle de tribunal, de prendre de la distance avec la tragédie et de terminer avec mes personnages sur une note plus légère.

Vous avez un parcours très atypique...

J'ai grandi dans le milieu du cinéma avec un père et un oncle producteur, une mère photographe de plateau. Instinctivement, j'ai toujours su que je ferais du cinéma, je ne me suis jamais vu travailler ailleurs parce que ça a toujours été une passion ; c'est ce que je connais le mieux. Mais j'ai mis du temps avant de me trouver, justement parce que j'appréhendais ma légitimité et c'est pour ça que j'ai d'abord voulu faire une école de commerce. Le naturel est vite revenu au galop : en rentrant de Madrid, ma seule ambition était de créer et d'aider les autres à créer via un ciné-club que j'ai monté avec des jeunes de mon âge qui avaient les mêmes envies que moi. Ça m'a permis d'exercer, de tourner des clips, d'écrire et finalement trouver ma voie : celle de l'écriture et de la réalisation. Je me suis enfin senti à ma place en écrivant « *Juliette* ». C'est ce sentiment, ce processus qui me fait vivre et qui m'anime chaque jour : écrire des histoires, créer des images et les partager...

ENTRETIEN AVEC GUILLAUME GALLIENNE

Jean, le personnage que vous interprétez dans « Eperdument », est très différent des emplois que vous avez tenus au cinéma jusqu'ici...

Enfin une histoire d'amour avec une femme ! Celle que j'avais ébauchée avec Charlotte Le Bon dans « *Astérix* » n'allait pas très loin...

Qu'est-ce qui vous a décidé à jouer ce rôle ?

Le fait divers en lui-même ne me passionnait pas plus que cela- je ne suis pas fan de ce genre d'histoire- mais le sujet m'intéressait et j'ai tout de suite compris en rencontrant Pierre Godeau qu'il allait se distancier de la chronique et réaliser un film très personnel. Et j'avais vu et beaucoup aimé « *Juliette* », son premier long métrage.

Il y a quelque chose de profondément tragique dans le destin de cet homme.

C'est un raté : il se voit comme un artiste peintre empêché et souffre de n'être que directeur de prison. Son insatisfaction n'est pas liée à son mariage : elle vient de plus loin, entre frustration profonde et narcissisme mal placé - deux concepts auxquels je tenais beaucoup et que j'avais envie d'approfondir... Son cheminement devait avoir quelque chose de terrible et de totalement pathétique. Ce type ne vit pas un petit drame, on est dans le gâchis absolu. Je me souviens avoir dit à Pierre : « *Puisqu'il est question de « Phèdre » dans le film, creusons cette piste* ».

Il donne parfois l'impression de se prendre pour le Bon Dieu...

Oui et non. Le type n'est pas mauvais dans ce qu'il fait : il essaie des choses – plutôt bien d'ailleurs. Il aurait les moyens d'être un horrible salaud. Il n'a pas la capacité d'affronter les émotions profondes qui l'assaillent. Un jour ou l'autre, tout le monde se trouve confronté à cette impuissance. On se dit « *Merde, je n'ai pas les moyens.* » Ou bien on ne se les donne pas. C'est une forme de complexe ; c'est triste, touchant aussi.

Comment jugez-vous son histoire d'amour avec Anna. Anna l'aime-t-il ? Jean se fait-il manipuler ?

Ce n'est ni mon problème ni le sien : son narcissisme l'empêche de se poser la question.

Avez-vous rencontré Florent Gonçalves, le directeur de prison dont s'inspire le film ?

Non. L'imitation ne m'intéresse pas. J'ai eu la même réaction en appréhendant le personnage de Pierre Bergé pour « *Yves Saint Laurent* », de Jalil Lespert. J'avais croisé Bergé deux ou trois fois dans ma vie, je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Je vais m'inspirer de certains points, bien sûr- ici, le narcissisme. Mais il y a un scénario à jouer et c'est ce scénario qui m'intéresse.

Avez-vous été tenté de vous rendre en prison pour construire le personnage ?

J'y suis allé, mais très peu. J'ai rencontré deux anciennes détenues de la prison de Versailles où se sont déroulés les faits : l'une trouvait que Gonçalves était un type super et

qu'il avait juste vécu une histoire d'amour exagérément gonflée par la presse. L'autre affirmait que c'était un abruti. De façon générale, j'ai compris – via des messages très violents de gens qui avaient travaillé avec lui envoyés sur mon compte facebook- que le personnel carcéral le détestait. Je m'en fichais. Encore une fois, le but n'était pas de jouer ce monsieur mais le personnage que Pierre Godeau avait écrit. Il s'agissait juste de trouver un ton...

Quel ton ?

Un certain calme, une manière d'exprimer l'autorité quand il le faut. Jean a pleinement conscience de sa fonction et c'était d'autant plus passionnant de donner cela à voir qu'il lâche complètement la rampe : quand il embrasse Anna sur le balcon de son bureau, on voit que le type est fou et j'aime cette folie. Les gens qui mènent une double vie sont très capables de ce genre de comportements : ils abandonnent les choses essentielles et peuvent paraître minables de l'extérieur. Cela fait partie de la vie.

Physiquement, vous êtes méconnaissable...

Jean devait avoir quelque chose d'un peu faux, de tronqué. J'avais dit à l'équipe maquillage - coiffure : *« Il voudrait ressembler à Keanu Reeves , il essaie, pense avoir réussi mais, en réalité, ça ne fonctionne pas. Il porte un costume noir, comme Keanu Reeves mais, bon, il a une Seiko au poignet et des chaussures merdiques. »*. D'où, aussi, le lissage brésilien pour les cheveux.

Adèle Exarchopoulos et vous n'avez pas du tout le même style de jeu...

Et c'est une autre des raisons qui m'a poussé à accepter ce rôle. Quand Pierre Godeau m'a dit qu'il la pressentait pour jouer Anna, j'ai pensé : *« Ah, ce type m'intéresse. Elle va me bouffer mais tant mieux, c'est ce que le film raconte, laissons faire et voyons ce qui se passe. »* Adèle a un rapport dément avec la caméra, elle est complètement animale.

Comment s'est passé le tournage entre vous ?

Extrêmement bien : elle est très intelligente, elle sait qu'elle a la grâce au moins une fois toutes les trois prises, est très sûre de son instinct et possède une confiance dingue. Adèle ne se pose aucune question- elle est capable de prendre des virages à 180 degrés sans le moindre problème. Le décor de la prison conditionnait un jeu très particulier. Nous avons eu davantage de problèmes sur les scènes en extérieurs: on se sentait en porte à faux dans cet espace. C'est le moment où Jean et Anna peuvent enfin faire l'amour en toute liberté, nus dans un lit. Mais, sans uniforme, sans le fameux costume noir, ça ne marche pas. C'est terrible de se sentir désaimé ainsi, c'est une injustice folle.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé chez cette comédienne ?

Son sens de l'adaptation et son côté caméléon, très étonnant. J'étais fasciné par la variété des codes de langages qu'elle possède, parlant d'une certaine manière avec moi et d'une toute autre avec les filles qui jouaient ses co-cellulaires - je ne comprenais d'ailleurs pas un mot de ce qu'elle leur disait.

Vous n'aviez jamais tourné avec de non professionnelles. Quels étaient vos rapports sur le plateau avec les jeunes femmes qui interprétaient les détenues ?

Je me suis beaucoup servi de mon rôle : je ne leur parlais pas durant les pauses et j'ai fait exprès de garder une certaine distance avec elles. De leur côté, elles- même avaient instauré une relation assez étrange avec moi : j'avais l'impression qu'elles fayotaient, sans très bien savoir si elles se comportaient ainsi auprès du directeur de prison que j'incarnais ou auprès de l'acteur Guillaume Gallienne. C'était une sensation bizarre qui m'amusait, m'attendrissait et qui déteignait aussi sur le tournage - je les tenais. Ces filles étaient très touchantes, très disponibles et assez formidables. Nous nous sommes très bien entendus ... sans devenir copains. Je n'avais pas à l'être.

Comment avez-vous travaillé avec Pierre Godeau ?

Nous avons fait beaucoup de lectures en amont, avons beaucoup parlé et j'étais curieux de voir comment il travaillait, quels cadres il choisissait et où il allait nous emmener avec cette histoire. Pierre fait confiance à ses acteurs ; il sait précisément ce qu'il veut tout en restant toujours de bonne humeur. Derrière son apparence juvénile, il a une belle autorité sans avoir besoin d'élever la voix.

Quel effet cela fait-il de tourner à la Santé ?

C'est assez curieux parce que la lumière- qui vient du haut, dans les galeries- et les lieux sont tout le temps identiques : des cellules peu éclairées, toutes semblables, des couloirs sans fin..... Cela crée une élasticité du temps et de l'espace très particuliers qui font perdre tout repère temporaire. Le départ et le retour d'une centaine de détenus en semi-liberté, qui continuaient d'y dormir malgré les travaux, ajoutaient encore à cette sensation d'étrangeté.

N'est-on pas tenté de s'immiscer dans la mise en scène quand on est, comme vous, passé à la réalisation ?

Il faut faire attention. Au moment du tournage d' « Yves Saint Laurent » et alors que je sortais tout juste de celui de « Les garçons et Guillaume, à table ! », je me souviens, par exemple, de m'être enquis auprès de Jalil Lespert du découpage du film. Sa réponse, pour le moins laconique – « *Je ne sais pas* » - a suffi à me calmer. Sur « *Eperdument* », j'ai mis

un point d'honneur à ne pas commettre d'ingérence, ne surtout pas dire : - « Ah, tu m'as filmé comme ça ? »... Mes suggestions ne concernaient que mon jeu d'acteur.

Vous avez peu tourné depuis la pluie des César reçus en 2014...

J'ai refusé tous les scénarios l'année qui a suivi leur obtention et n'ai tourné que deux films en 2015 – celui-ci et « Cézanne et moi », de Danièle Thompson, dans lequel j'interprète Paul Cézanne. J'ai fait gaffe.

Repasserez-vous bientôt à la réalisation ?

Je termine une adaptation d'« *Oblomov* » pour Arte que je réalise et dans laquelle je joue. Je vais ensuite m'attaquer à la réalisation d'un deuxième long métrage : l'histoire d'une jeune femme qui monte à Paris pour devenir comédienne et découvre tout ce que ce métier a d'humiliant et de bienveillant après avoir grandi dans une famille vivant volets clos et sans parler.



ENTRETIEN AVEC ADÈLE EXARCHOPOULOS

Quelle a été votre réaction lorsque Pierre Godeau vous a offert d'interpréter Anna ?

Je connaissais la double actualité à laquelle le personnage était relié – les faits judiciaires et l'histoire d'amour entretenue avec Florent Gonçalvez, le directeur de prison et l'auteur du livre dont s'inspire le film. Sa complexité me fascinait : je le trouve très représentatif de toutes ces femmes de ma génération pour qui les hommes, l'argent et la facilité sont une manière de se construire par rapport à un manque profond. Et j'ai adoré le traitement que Pierre en avait tiré: il n'est jamais dans le jugement.

Pierre Godeau et vous, vous connaissiez-vous ?

Non. Ca a été comme une rencontre amoureuse : nous parlions le même langage. Nous avons tous les deux un penchant pour les histoires d'amour et le même goût des chemins de traverse. Avant même de me confirmer dans le rôle d'Anna, Pierre m'a emmenée assister à des procès d'assise et a évoqué l'idée d'ateliers avec les détenues à Fleury-Mérogis. On débordait du film, on l'attrapait autrement. C'était excitant.

Avez-vous beaucoup discuté du personnage en amont ?

Nous étions d'accord sur presque tout : la dualité permanente dans laquelle se trouve Anna - entre l'envie, enfantine, d'être aimée par tout le monde, et celle de devenir quelqu'un par la seule arme qu'elle connaisse - son physique. Nous étions convaincus qu'elle est toujours dans la vérité du présent. Notre seul point de désaccord résidait peut-être dans la nature des rapports qu'elle entretient avec Jean. J'avais envie de semer le doute : à mes yeux, leur aventure démarre peut-être pour de mauvaises raisons : même si elle est touchée par sa bienveillance – il représente la figure du père qu'elle n'a pas eu-, elle est, au début du moins, excitée à l'idée de s'attaquer à un homme de pouvoir qu'elle n'aurait jamais pu rencontrer autrement. Pierre, qui a un cœur très pur, militait pour que l'un et l'autre soient également bouleversés par l'histoire qui leur arrive.

Comment l'avez-vous construite ?

J'avais été marquée par le passé de la « vraie Anna » au moment de son procès - les rapports que sa mère avait eus avec les hommes et les incidences que cela avait pu avoir sur ceux qu'elle-même entretenait avec eux. Je m'en suis servie pour imaginer les circonstances de son enfance et son existence avant la prison. La Anna que je joue dans le film est la synthèse de beaucoup de jeunes femmes. C'est une fille qui a sans doute commencé à chasser des hommes sur des sites de rencontres en les choisissant aisés et qui a fait en sorte de les charmer, de se rendre chez eux et de leur soutirer leur carte bancaire moyennant un minimum sexuel. La situation a dérapé, une de ses proies l'a

démasquée, la violence est montée, sans qu'il lui soit possible de plaider la légitime défense. Je lui trouve des circonstances atténuantes, elle a reconnu ses crimes, elle est en train de purger sa peine : elle paie sa dette.

Parlez-nous de la préparation.

J'ai lu beaucoup de témoignages de femmes incarcérées et assisté à de nombreux procès – c'est très frappant d'étudier les réactions des prévenues lorsqu'elles entendent raconter leur histoire par un tiers au milieu de toute une cour qui a les yeux braqués sur elles. Il y a un sentiment d'incompréhension que j'ai essayé de restituer ; de pudeur aussi. Et Anna est évidemment née des expériences glanées à Fleury-Mérogis.

Aviez-vous eu l'occasion de pénétrer ce milieu ?

Non. J'ai toujours eu envie d'intégrer des troupes de théâtre qui travaillent en prison mais le processus est long, compliqué et passablement décourageant. En arrivant là-bas, on s'aperçoit que les idées reçues via les séries et les reportages télévisés – la peur, le vice facile - volent en éclats. J'ai souvent demandé aux filles que j'ai côtoyées là-bas quelle avait été leur première impression en arrivant. Toutes m'ont répondu : « *Pareil que toi. On avait l'impression qu'on allait être violées dans les douches.* » La prison est à la fois un lieu horrible - il faut apprendre à se construire sur le manque de liberté et c'est en même temps un endroit plein d'humanité. Il y a une vraie fraternité entre toutes ces femmes. Comme si tout ce qu'elles perdaient en rentrant en prison, elles le regagnaient à travers autre chose. Ça reste une grande souffrance mais c'est l'humanité qui triomphe.

Comment se déroulaient les ateliers que Pierre Godeau et vous animiez ?

Au début, c'était très informel : on faisait des petits jeux pour apprendre à se connaître. Peu à peu, nous leur avons montré des scènes de films en leur demandant de les rejouer. On les faisait parler de ce qu'elles connaissaient et qui les touchaient : des scènes en cellules, dans les couloirs, au parloir... On voulait vraiment capter des choses de leur quotidien, leurs gestes, la manière dont elles s'apprêtent entre elles - elles n'hésitent pas, par exemple, à utiliser des poêles chaudes pour se lisser les cheveux, leur pudeur, leurs silences.

Que ressentiez-vous durant ces séances de travail ?

Un sentiment de fraternité. Il y a quelque chose qui nous sépare évidemment mais je me sentais facilement l'une d'elles. Certaines étaient tombées parce que leur homme trafiquait ; beaucoup se sont trouvées au mauvais endroit au mauvais moment ; d'autres ont été amenées à exploiter des vices dont elles n'avaient pas forcément conscience. Je ne les ai jamais jugées, je les comprenais, en fait.

Il se dégage beaucoup de violence dans les scènes entre détenues...

Tout est tellement condensé en prison que les choses montent pour un rien et redescendent aussi vite. Les filles sont facilement à vif – il suffit de peu pour transformer une journée déjà difficile en enfer - un parloir raté, une lettre qui n'arrive pas, une codétenue qui s'en va De même qu'un rien peut réussir à embellir une autre. C'est un truc un peu animal : j'ai vu des filles s'asséner une énorme gifle devant moi et se prendre dans les bras aussitôt après. La violence semble également très liée à la sexualité. Aucune détenue ne dira jamais qu'elle vit des expériences sexuelles avec sa compagne de cellule. Il y a de la honte à évoquer la douceur vers laquelle certaines amitiés évoluent. Quand je demandais aux filles d'atelier comment elles faisaient pour passer des années sans sexualité. « *Tu t'arranges* », me répondaient-elles.

La plupart des comédiennes, d'anciennes détenues pour la majorité, sont de non professionnelles... Comment joue-t-on avec ce genre de partenaires ?

J'adore ! Personne ne se regarde jouer, personne ne cérébralise ou se demande si la caméra va le prendre en gros plan. Ce n'est que de l'instinct, de l'authenticité et du partage, c'est une manière formidablement saine d'aborder un film. Nous improvisons beaucoup avec elles et cela m'a rappelé la façon de travailler avec Abdelatif Kechiche sur « *La Vie d'Adèle* ».

Le contraste avec les scènes que vous interprétez avec Guillaume Gallienne devait être d'autant plus fort.

Rien à voir, effectivement. Autant, on improvisait beaucoup avec les filles, autant lui et moi respectons nos textes à la lettre. Guillaume est un acteur qui intellectualise beaucoup, il a énormément de technique et de maîtrise. Dans la vie comme dans le travail, nous sommes totalement différents. Ma manière de jouer se rapproche plus de celle des non professionnels. Nous avons des choses à nous apprendre. C'était parfois drôle.

Par exemple ?

Nous n'avons pas la même culture - sur le plateau, il employait des mots que je ne connaissais pas et ne comprenais pas et vice versa. Nous n'avons pas non plus le même rythme, ni la même façon d'aborder les scènes. Autant les face-à-face dans les parloirs ne présentaient aucune difficulté, autant celles où Jean et Anna se retrouvent à l'extérieur de la prison ont été compliquées à tourner. En même temps, cela ressemble à la dégradation de la relation entre les deux personnages. Jean et elle ne sont jamais en phase mais, à partir de la première permission d'Anna, le processus s'accélère : Anna est moins dans le présent, elle commence à anticiper l'avenir, Pour ces scènes-là, je suis restée un peu en retrait, j'observais, j'apprenais.

Parlez-nous des scènes d'amour...

Il faut de l'humour pour les aborder, sinon c'est mort. Et Guillaume a la classe de te détendre avec beaucoup de fantaisie et de sensibilité. Il les désacralisait, en fait.

Le corps joue un rôle très important dans le film...

Enorme. Lorsqu'elle se déshabille devant les gardiennes en arrivant à la prison, Anna donne l'impression d'avoir quatre ans. Rien à voir avec la façon dont elle se tient lorsqu'elle est avec Jean et elle est encore différente dans ses relations avec les autres femmes de la prison ; à la fois très tactile et presque masculine – on ne se claque pas des bises là-bas.

Etes-vous consciente de la facilité avec laquelle vous réussissez à faire passer physiquement des sentiments très forts ?

Je réalise de plus en plus l'importance du corps dans le jeu et à quel point c'est un domaine qu'on expérimente peu en France- sauf à passer par la case théâtre. Pour autant, c'est complètement inconscient chez moi.

Anna a un langage très contemporain.

Je me suis lâchée, je parle dans le film comme je parle dans la vie. Anna aimerait pouvoir s'exprimer comme Jean, mais ça lui échappe, elle n'a aucun filtre conventionnel, dit « *Tu m'as pécho* » au lieu de « *Tu m'as séduite* ». Et ces mots traduisent très bien qui elle est.

Que diriez-vous de ce sourire de connivence que les 2 personnages échangent à la fin au tribunal ?

Je le vois comme un mélange de nostalgie et de pardon. Elle ne se projette pas avec cet homme mais elle le respecte à sa manière.

Comment Pierre Godeau vous dirigeait-il ?

C'est quelqu'un de très précis, très méticuleux : il avait toujours le souci de me rappeler ce que nous avions vu ensemble en prison, ou de me remettre en mémoire la scène précédant celle que nous tournions. Il fait peu de prises mais ne se satisfait pas non plus facilement. Il ne lâche que lorsqu'il a ce qu'il veut.

Vous avez enchaîné quatre films en 2015, tous très différents les uns des autres.

J'essaie à chaque fois de me plonger dans des univers nouveaux, avec des metteurs en scène très différents : la sagesse et le classicisme d'Elie Wajeman dans « Les Anarchistes », le bazar organisé de Sean Penn dans « The Last Face », la cérébralité d'Arnaud des Pallières dans « *Orpheline* », et la jeunesse et l'ambition de Pierre Godeau dans « *Eperdument* ». Je n'aimerais pas être enfermée dans un emploi.



LISTE ARTISTIQUE

JEAN

ANNA

ELISE

LOUISE

ZOÉ

SONIA

AÏDA

MÈRE ANNA

PILAR

GUILLAUME GALLIENNE

ADÈLE EXARCHOPOULOS

STÉPHANIE CLÉAU

ALIÉNOR POISSON

CYRIELLE MARTINEZ

SELMA MANSOURI

SABILA MOUSSADEK

MARIE RIVIÈRE

JULIE MOULIER

MARIE
CODÉTENUE FLEURY
PROFESSEUR DE FRANÇAIS
BÉATRICE
CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DE PRISONS
CAPITAINE DE POLICE
AVOCATE ANNA
MAM'S
MÉLANIE
AHLEM
LE JUGE D'INSTRUCTION
INSTITUTEUR LOUISE

MARIE GUILLARD
MARYLINE EVEN
OLIVIER FOUBERT
MARIE BERTO
GUILLAUME MARQUET
NADE DIEU
ANNE LOIRET
AMIR EL KACEM
SOUMAYE BOCOUM
AHLEM LAHOUEL
NICOLAS BEUCAIRE
GUILLAUME VIRY

LISTE TECHNIQUE

COPRODUCTION DÉLÉGUÉE

PAN-EUROPEENNE

DISTRIBUTION SUISSE

LGM CINEMA

FRENETIC FILMS

SCÉNARIO

PIERRE GODEAU

D'APRÈS LE ROMAN DE

FLORENT GONÇALVES ET CATHERINE
SIGURET, « DÉFENSE D'AIMER »

RÉALISATION

PIERRE GODEAU

DIRECTRICE DE PRODUCTION

CHARLOTTE ORTIZ

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR

OLIVIER COUTARD

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

MURIEL CRAVATTE

CHEF DÉCORATEUR

STÉPHANE TAILLASSON

MONTEUR

HERVÉ DE LUZE